

NATURE ET CULTURE

Raymond Tschumi
Moudon, Suisse

1. Les mythes de l'origine

Depuis que la pomme de la connaissance a été consommée, la nature se conjugue au passé. Dans une perspective chrétienne, elle précède le péché originel, donc elle est encore plus originelle et authentique que l'homme et, comme le péché vient de l'homme, elle est dépositaire de toutes les vertus, de tout ce qui est bon. Nous sommes condamnés à n'entrevoir que des traces de ce jardin.

D'une façon encore plus générale, le concept et le sentiment de la nature sont liés à un passé où se projettent les mythes de la vie antérieure, de l'innocence, du paradis, de l'Arcadie, etc. Il serait vain d'y puiser une connaissance scientifique ou une conception philosophique, mais il faut noter que l'attitude écologiste face aux défis actuels se tourne vers ce passé mythique, faute de projets d'avenir.

Ce qui nous intéresse ici, c'est la projection de cette perspective sur une notion non moins insaisissable, celle de culture. Les deux notions sont d'ailleurs liées par opposition¹. Par conséquent, si la nature est originelle et bonne, la culture sera seconde et perverse, artificielle et immorale, décadente et injuste². Cette opposition a été exposée de façon exemplaire dans le *Discours* qui rendit Rousseau célèbre.

Notre propos n'est rien moins que de renverser cette perspective. Il s'agit de prendre conscience que l'homme est responsable d'autre chose que du mal. Il l'est d'abord de lui-même, il l'est de son environnement et de son avenir. Il ne saurait le devenir en restant attaché à un passé mythique. Il n'est pourtant pas question de rompre avec une tradition si tenace, mais il importe de l'ajuster à une situation entièrement nouvelle où il faut créer, imaginer et inventer, ce qui est impossible si toute initiative est classée d'avance comme décadente.

Il est temps de se rendre compte que rien de bon, de nouveau ni de constructif ne peut venir de cette perspective. Il est d'ailleurs étonnant que la notion de progrès ait pu se faire jour, au XVIII^e siècle, au moment où le passéisme trouvait sa formulation la plus brillante, contradictoire et influente dans le *Discours* déjà cité. Il ne s'agit pas non plus de restaurer l'idée de progrès telle que la concevait Fontenelle: il s'agit en somme de remplacer le mythe par la création culturelle.

¹ Manuel de Diéguez, *Science et nescience*, Paris, Gallimard, 1980, p. 214.

² Clément Rosset, *L'anti-nature*, Paris, PUF, 1973, p. 152.

L'opposition entre nature et culture, de mythique et idéologique qu'elle était, devient alors purement linguistique et relative. On sait maintenant que le monde ne s'est pas fait en sept jours et qu'il y a une relation entre la microphysique et l'univers en expansion. On commence à voir que les cultures se sont développées selon qu'une conscience s'exprimait progressivement et on peut supposer qu'à travers les siècles et les langues se fait jour une culture commune à tous, comme si l'homme prenait peu à peu conscience de soi et que cette prise de conscience avait une influence, non seulement sur ses conceptions de la nature, mais encore sur la nature elle-même, quelle que soit la conception que nous en ayons.

Dire que certains phénomènes sont influencés par l'observation, c'est un aspect de ce retournement des relations entre nature et culture. La contradiction qui les opposait paraît de plus en plus artificielle. En termes plus philosophiques, ce que nous pensons détermine en quelque sorte ce qui est, autrement dit la conscience de l'être peut devenir transitive dans le sens où c'est la conscience qui détermine l'être et non pas le contraire. Il en résulte que c'est la culture qui détermine la nature³.

Il serait possible de démontrer – mais il y faudrait une vaste étude – que cette transition du déterminisme positiviste ou passif au déterminisme actif n'était pas possible avant le XX^e siècle et il est clair qu'il s'agit d'un mouvement à peine esquissé, dont les conséquences sont encore imprévisibles. Comme ni la nature ni la culture ne sont définissables, ces notions, enrobées des sentiments correspondants, retombent dans le vieux puits des mythes.

La notion historique de nature (*phusis* ou *natura*) a des droits d'ancienneté que celle de culture, plus récente, ne saurait supplanter, mais c'est justement cette intrusion de l'artifice dans le naturel qui fait problème et dès le moment où la culture est conçue comme l'expression d'une conscience active et progressive, plus rien ne saurait faire obstacle à l'inversion des relations entre les deux termes.

La nature peut d'ailleurs aussi être conjuguée au futur et là encore les mythes jouent un rôle déterminant, à commencer par les fêtes carnavalesques célébrant la fin de l'hiver et les fêtes de Pâques célébrant la Résurrection.

Quant aux différentes théories de l'évolution, elles peuvent aussi être infléchies vers une hominisation progressive, selon Teilhard de Chardin.

2. Les deux types d'expérience

Qu'on me permette de citer ici un passage de ma *Théorie de la culture*:

³ R. G. Collingwood, *The Idea of Nature*, Oxford, Oxford University Press, 1976, p. 155.

On ne saura jamais ce qu'est la réalité en elle-même puisque, pour le savoir, il faut faire intervenir l'expérience, laquelle comporte indéniablement un élément subjectif et imprévisible dont l'action s'inscrit dans l'histoire culturelle. [...] Nous n'avons nullement l'intention d'opposer la culture à la nature au point d'en faire deux entités antagonistes s'excluant mutuellement. C'est plutôt en les soumettant au même déterminisme qu'on aboutit à les opposer et à rendre impossible toute harmonie entre nature et culture. Il y a plus qu'un paradoxe, il y a une contradiction à condamner la science au nom d'une doctrine de la réalité, mais l'erreur est plus grave: c'est celle qui consiste à refuser la réalité au nom d'une doctrine de la science. Ces deux contradictions s'expliquent par une conception toute faite et par conséquent à tendance déterministe de la nature comme de la culture, comme s'il n'y avait place dans la nature ni pour l'expérience de soi ni pour celle de la réalité, comme si les exigences culturelles qui font de l'homme, des arts et des sciences ce qu'ils deviennent étaient contre-nature, artificielles et condamnables parce qu'elles ne se laissent pas rappeler à l'ordre d'une idéologie ou d'une doctrine absolue et définitive⁴.

3. *Métamorphose active*

Etudier l'histoire des relations entre la culture et la nature, c'est en particulier examiner comment, depuis la Préhistoire, les arbres ont été taillés, coupés, plantés, disposés, etc. Ces relations atteignent une telle profondeur historique qu'on ne saurait dire quand elles ont commencé, c'est-à-dire quand l'homme s'est progressivement et pour toujours détaché – par la culture – de la nature pour la transformer et l'utiliser sciemment.

On ne peut mettre en doute, en effet, que la distanciation de l'homme par rapport à la nature a atteint de telles proportions qu'un enfant d'aujourd'hui se demande une fois ou l'autre s'il appartient au même ordre que les nuages, le vent et les oiseaux, à tel point que les écologistes accusent l'homme d'être un intrus dans la nature et le somment de cesser de la transformer et d'en épuiser les ressources.

Le soi-disant retour à la nature n'est qu'un vain désir. La nature n'est jamais ce qu'elle était, mais ce qu'elle paraît: elle fait partie de l'histoire. Remonter à la source n'est paradoxalement possible que par un acte créateur.

Les langues sont aussi des instruments du paraître. Personne ne doute qu'elles ne s'intègrent dans un ordre culturel plutôt que naturel, mais il faut ajouter à cette remarque que le paraître culturel a pour principe *actif* l'esprit qui façonne les langues et détermine la nature.

⁴ Raymond Tschumi, *Théorie de la culture*, Lausanne, L'Age d'Homme, 1975, p. 228.

L'histoire des relations entre l'homme et la nature se ramène ainsi à celle des métamorphoses du paraître, autrement dit à l'étude du changement culturel et de ses sources, car il faut bien distinguer l'élément actif de transformation, l'esprit, de ce qu'il métamorphose, la nature.

Un des propos les plus fascinants de cette étude consiste non pas tant à remonter à la source, puisqu'elle ne cesse de couler dans le présent, mais à retracer son cheminement, c'est-à-dire son sens. Il en résulte que, si le passé est mort, il n'en est pas moins renouvelable, transformable et déformable. A cette survivance s'ajoute le fait qu'une vue distante et critique est aussi plus profonde: le passé s'en trouve revalorisé, ce qui n'exclut nullement une évolution progressive.

La nature change, au sens intransitif du verbe: ainsi je vieillis et les saisons se succèdent, mais je suis aussi conscient de la changer au sens transitif du verbe, et alors la métamorphose n'est plus une merveille mythologique ou un miracle scriptural, mais une action responsable.

Interroger la nature, c'est d'abord interroger sa propre culture. Les esprits qui peuplaient les forêts et les eaux, nous savons que nous les y avons mis, mais ce savoir n'est rien comparé à la conscience de puiser, dans la culture en devenir, le flux d'une nature transparente.

4. *La conscience active*

La conscience collective n'est pas seulement connaissance de la nature, mais aussi expression d'une conscience active. On ne peut pas nier que la culture soit l'expression d'une conscience comme on ne peut pas nier qu'un certain type de réalité corresponde à un certain type d'identité.

En affirmant que les structures linguistiques sont inconscientes, nous risquons de les confondre avec celles de l'information génétique. Nous voulons peut-être dire qu'elles ne sont pas conscientes de la conscience qu'elles impliquent. Cette inconscience-là est de la conscience subliminaire structurée en couches horizontales, en vertu du principe de la hiérarchie du sens, et tend à s'élever vers de nouveaux étages en vertu d'un mobile aussi incontestable: à mesure que le sens s'élève, la conscience s'approfondit. Peut-on mettre en doute le désir et la force d'approfondissement, tant ils s'accomplissent avec lenteur au cours des millénaires? En douter, c'est mettre en question, sans preuves, le sens même de la vie et son aptitude à se réaliser par la conscience qu'elle prend d'elle-même.

Le sens surgissant de l'intention, son origine se perd dans la culture et reprend son souffle dans la nature. Part-il déjà de l'information génétique ou de l'électron?⁵ Si on pouvait l'affirmer, on en déduirait peut-être une intentionnalité de l'évolution biologique, ou peut-être même une finalité. On en

⁵ Jean Emile Charon, *L'esprit, cet inconnu*, Paris, Albin Michel, 1978, p. 89.

viendrait alors à se demander si une espèce d'intention originelle n'est pas contenue *dans* la nature ou si au contraire l'intentionnalité, phénomène de conscience humaine, n'*englobe* pas la nature en projetant sur elle une finalité que celle-ci n'a pas au départ, mais qu'elle retrouverait au point d'intersection où la culture rejoint la nature⁶.

⁶ R. Tschumi, *Genèse de l'expression littéraire et artistique*, Lausanne, L'Age d'Homme, 1994, p. 41.